

Toute ma vie, j'ai passé dans les déplacements : pendant mon enfance j'ai changé des milliers d'écoles, pendant mon adolescence j'ai changé des universités et de villes et de pays, pendant mon âge d'adulte j'ai changé d'emplois et de bureaux, et chaque fois, j'ai changé plusieurs modes de transport pour me déplacer.

Les déplacements vers mon université, vers mon travail, vers mon devoir, vers ma responsabilité, vers mon but ? Était-ce mon but ? était-ce ma responsabilité ?

Je détestais ces déplacements.

Quand est-ce que j'avais décidé de consacrer ma vie au déplacement ?

Ce n'était plus la vie. C'était juste le déplacement.

Qu'est-ce que c'était la vie ? Hors de déplacement ? Hors de circuit ?

Pour moi il était essentiel de maintenir la vraie signification du mot « la vie ». Est-ce que je le pouvais ? est-ce que je me souvenais la vraie définition du mot « la vie » ? Sinon, est-ce que je pouvais l'inventer de nouveau ?

Pourquoi réinventer la vie déjà inventée, pourquoi on tuait la vie inventée ?

Trop de questions.

Ainsi mon aventure avait commencé : quand j'avais décidé de ne plus me déplacer.

Déplacement

L'avis se déplaçait vers l'endroit où il pouvait s'exercer. L'avis se déplaçait dans la vie pour s'exercer. L'avis voulait être exercé, il voulait être réalisé, il voulait être remarqué et ainsi créer « la vie » de son existence, la vie qu'il appelait « la réalité ». La réalité des opinions, et des buts et des avis, tout a été commencé de son déplacement. L'avis se déplaçait vers l'endroit où il pouvait se réaliser.

L'avis était la force et il était l'antipode de la force. L'avis était la force pour le déplacement, l'avis était le sujet même du déplacement, l'avis était même la destination du déplacement.

Quelle était « la vie » ? La vie était le spectacle de l'avis. Elle était créée (?) même par l'avis. Ah, je me souvenais : l'Avis était l'agence de déplacement.

L'avis était l'antipode de ma force. Ma force n'était plus l'intérêt, ni le sujet, ni la destination du déplacement. L'avis m'enlevait la force de ma vie. Je perdais ma vie dans le déplacement. Je perdais ma vie à l'avis. Je perdais ma vie à mon avis. C'était plus que juste le déplacement. Je me déplaçais vers une autre vie. Je me décomposais parmi mes déplacements en toute direction : vers mon but, vers mon truc, vers la responsabilité, vers le souhait, vers le travail, vers demain, vers ceci, vers cela... Je me dispersais. Je mourrais. Je perdais mon unité. C'était la mort – la perte de l'unité.

L'avis maintenait sa force de déplacement. Il déplaçait peut-être à la vitesse 60000(00000 ?) avis/jour. C'était plus que la vitesse de la lumière. C'était le commencement du déplacement. Le commencement de la création ? De la vie (la vie reflétant l'avis)? Mais la vie existait même avant la création. Est-ce que ce n'était pas le cas ? Si, si elle n'avait pas existé, la création elle-même n'aurait pas été possible. $0 \times 1 = 0$.

Donc, c'était ça, la force de l'avis – la création de la signification du mot de « la vie (la création) » ? Comme la vie reflétait l'avis ?

Mais la création n'était pas la vie, celle-ci existait même avant la création de l'avis.

Mais tout le monde regardait la création visible comme la vie. La création /l'art était la vie, donc ?

Non, c'était juste une facette de la vie. La vie elle-même avait deux facettes : la création (l'art) et la destruction (la mort). La mort aussi avait deux facettes : la destruction et la création (« la vie » selon l'avis populaire). Nous avons inventé les mots et la division des mots pour ne pas se perdre dans le labyrinthe créé - dans la beauté de l'art, dans la perception de la beauté par l'avis. Et c'était magnifique cet art. Mais la vérité existait hors du déplacement, hors même de l'art.

La vie existait même avant la création de l'avis. L'avis réclamait le déplacement nécessaire à la vie. Le déplacement final pour retrouver ma vie – c'était vers l'endroit où tout était commencé, vers le commencement. Il fallait arrêter l'avis, à mon avis, pour retrouver ma vie.

Suicidaire à ton avis ?

Non c'était juste la deuxième facette de la vie, cachée et invisible, de la vraie vie.

En d'autres termes, cela s'appelait le changement : le déplacement de la vie à la mort. Juste le changement de facette. Le changement. Non la disparition. C'était l'arrêt de l'avis. En termes populaires cela s'appelait l'arrêt de la vie. Mais, à mon avis, c'était rien d'autre que l'arrêt de l'avis.

L'avis pensait être la force et créait tout : les visions, les émotions, les attentes, les espoirs, les amours, il voulait organiser la vie, il voulait organiser un scénario. Il voulait gérer le cœur sous son scénario. Le cœur, cette grande source d'énergie gratuite - sentait les émotions, les amours, les espoirs et les désespoirs. Il était dispersé vers toute direction, dans tous les calculs, et ce n'était pas gratuit : le cœur perdu dans le scénario de l'avis perdait la force de la vie.

Je voulais arrêter l'avis. Mais j'étais lent. Et lui, il était très rapide cet avis.

Et si j'arrêtais le déplacement, l'avis pouvait s'arrêter ? Est-ce que le processus inversé pouvait inverser le processus ? Je n'y croyais pas. L'avis était plus rapide que le déplacement.

Il me restait l'option du déplacement vers le début, si je le pouvais, rentrer, visit my home - the very first place. Est-ce que le déplacement vers son commencement pouvait arrêter l'avis ? Non, je n'en suis pas sûr. Mais sûr qu'il fallait s'arrêter.

L'avis se déplaçait à une vitesse extraordinaire. Plus rapide que celle de la lumière. Et la lumière n'était pas partout où l'avis se dirigeait car il était plus rapide que la lumière. La lumière suivait l'état des choses mais elle aussi était lente, même elle ne pouvait pas dépasser la vitesse de l'avis. L'avis créait des univers sans lumière. La conscience prenait le temps à s'exposer. La floraison avait besoin du temps.

Retourner vers l'endroit du début - c'était mon éventuelle destination du dernier déplacement. Je ne voulais plus me déplacer. L'avis se déplaçait à une vitesse incroyable. Est-ce que je pouvais l'arrêter ?

Je me souvenais « Journey of the Angels » by Tobias of the Crimson Council , disponible sur youtube <https://www.youtube.com/watch?v=r6ZFKZJg9Yc> cette histoire de ce comment tout a commencé.

L'avis était l'agence de déplacement. J'en avais marre de ces déplacements. Je voulais m'arrêter et respirer la vie. Je voulais arrêter l'avis. Le changement pour moi était l'arrêt de déplacement. La mort et la vie était juste le changement. Je voulais retourner et renvoyer mon énergie vers le début, mon énergie qui se dispersait, qui se déplaçait et qui se perdait. Si c'était sur un cercle qu'elle circulait, je voulais voir le début du cercle. Je voulais retourner mon énergie à l'endroit initial et fermer le cercle. La vie reflétait l'avis. Je ne voulais plus regarder dans le miroir. Je voulais beaucoup plus de la vie.

Conscience

L'avis dictait tout, même le déplacement de l'énergie. L'énergie écoutait l'avis. Elle se dispersait selon cet avis. Mais je ne voulais plus écouter l'avis. Mes oreilles ont été bouchées. Je ne voulais même pas aller chercher le docteur pour soigner mes oreilles. Car je respectais le choix de mes oreilles. L'avis me dictait autre chose.

L'avis était bruyant. Je ne voulais plus entendre ce bruit. Et mes oreilles faisaient leur grève. Mais ce n'était pas suffisant : l'avis était très rapide.

La conscience, où était-elle ? pourquoi la lumière ne suivait pas le déplacement ? pourquoi la conscience n'existait pas avec l'énergie ? Et pourquoi ne pas suivre le déplacement de l'énergie ?

L'énergie se déplaçait sans conscience. L'avis déplaçait l'énergie.

C'était le déplacement sans conscience.

Où était la conscience ? pourquoi tellement retarder ? l'avis a pris le contrôle de tout, même sur les mots. Et nous avons appelé la conscience à l'avis, alors que c'était deux mots différents.

Pourquoi inventer des mots si on ne suivait pas la signification du mot ?

Pourquoi oublier la signification du mot si l'on voulait suivre la vie des mots ?

Pourquoi inventer le mot, si on voulait oublier le mot.

Mais l'avis a interprété le mot. Et nous avons oublié le mot. Car l'énergie n'était plus suffisante à la remémoration, car elle avait été dispersée dans l'interprétation du mot. L'énergie a été perdue. Sa force a été perdue. Elle avait suivi la force de l'avis. Il était vraiment très malin cet avis.

Où était la conscience très profondément ancrée dans notre cœur ? Le cœur – source de l'énergie - avait vraiment perdu la conscience en elle-même ? Si son énergie suivait l'avis de l'avis, qu'est-ce que le cœur pouvait faire tout seul ?

L'énergie suivait l'avis et la source de l'énergie existait pour l'avis. Un grand malentendu. La source de l'énergie devait exister pour la vie. La vie et l'avis étaient deux mots différents.

Le cœur voulait la vie.

Mais l'avis pensait qu'il était lui-même la conscience de la vie. Big mistake. L'avis était juste un avis. Pas plus, pas moins. La vie était un autre mot, à mon avis. Je me souvenais l'histoire de Babil et sa vie oublié à force d'oubli de l'alphabet et d'abandon des mots à l'avis. Donc, j'ai décidé de trouver la conscience dans la vie de mon cœur qui voulait la vie.

Je pensais que la conscience était moins rapide, qu'elle n'arrivait pas à atteindre les distances parcourues par l'avis et l'énergie, mais en effet, il est apparu que la conscience était déjà là, même si j'étais inconsciente. Elle était toujours là, dans mon cœur, mais j'avais perdu mon cœur. C'est pourquoi j'étais inconsciente. La perte du cœur, de la source d'énergie était due à la dispersion de cette même énergie sans cesse, sous la direction

de l'avis. Une fois la dispersion de l'énergie arrêtée, c'était plus facile de retrouver le cœur. Le temps libre était nécessaire pour mon cœur, ne penser à rien – était nécessaire à la redécouverte de mon cœur, arrêt de pensée – était primordial à la découverte de mon cœur, arrêt de l'avis était nécessaire à la découverte de la conscience.

Retourner l'énergie à sa source - était nécessaire pour la découverte de la source. Le déplacement vers la source - mon dernier déplacement pour découvrir la source.

Je me souvenais de mon enfance où il n'y avait pas d'avis. Tout était une découverte. Et l'amour sans avis, sans conception et sans règles, sans mesures et sans jugement. Ensuite, la découverte avait été changée en avis. Nous avons changé la signification du mot. Déjà adulte, on pensait que la découverte était un avis. Alors qu'elle ne l'était pas. Elle était juste la vie. C'était un mot différent de l'avis. La conscience le savait apparemment. Elle m'a dicté de l'écrire.

La conscience revenait. J'étais proche de la source. Tellement fraîche, et tellement vitale. La vie elle-même.

L'art de la création et la vie de la mort

La nature de l'éclair – quelle était la nature de l'éclair ? Comment est-ce que l'éclair pouvait se produire dans le ciel?

Je n'étais pas physicien, donc je n'en savais rien. Mais j'avais une clé : écoute à la conscience.

« Deux particules antipodes se dirigeant l'un vers l'autre, s'entremêlent et une lumière intense par une décharge électrique se produit. La jonction et la liberté. L'union et la distance. La lumière et l'obscurité. La lumière se produit avec l'union des particules. C'est pourquoi on avait dit que l'amour (l'union) était la lumière dans l'obscurité.

Nous venons de cette union et de cette liberté. C'est pourquoi nous avons tendance à l'amitié, à l'amour, à l'union, à la liberté. Mais nous n'avons jamais finalisé ce que nous avons commencé. On n'a jamais su réunir avec soi-même, n'a jamais été ami avec notre cœur, n'a jamais réuni l'avis avec la vie elle-même, et l'esprit avec le cœur. Car nous avons toujours vu une seule facette du médaillon, celle-ci aussi en partie. L'existence dispersé, décomposé était l'inexistence en tant que l'unité. Ça s'appelait la mort. La vie - c'était l'unité. »

Mais nous avons changé la signification du mot. Nous avons appelé la vie à la mort. La dispersion de l'énergie selon les directions de nos avis - était la vie, à notre avis. C'était le contraire en effet : c'était la mort de la vie.

Je me souvenais le serpent mangeant la pomme du paradis – symbole de dispersion de l'énergie et de la tombée dans l'enfer. Je me souvenais le dragon avec sa queue dans la bouche – la réunion avec la source, le retour de l'énergie, symbole du retour dans le paradis.

Le mot existait toujours avec la création, le mot existait encore, l'art s'exerçait et c'était magnifique. On avait appelé l'évolution, et la création aussi, à cet art de la Terre. On voulait juste admirer ce processus. C'est pourquoi nous sommes arrivés sur la terre.

La dispersion et l'arrêt, la mort et la vie, la création et la décomposition – c'était la totalité des facettes de la vie sur terre. Mais nous n'avons jamais su retourner l'énergie à la source, arrêter l'avis, retourner l'énergie et faire fleurir la conscience sur la terre. Le cœur – la grande pierre précieuse, le cristal d'énergie et l'énergie cristalline - était loin de chez nous. Sans cœur - la réunion, l'amitié, l'amour - étaient des mots vides. Leur signification – on l'avait oubliée.

L'unanimité était la clé de la vie sur la terre, cette planète - mini univers de notre expérience angélique universelle. Comme un organisme humain, ou chaque partie, chaque organe suivait son chemin conscient sans recevoir l'accord de l'avis sur son fonctionnement du jour au lendemain – ainsi les composants (les organes - les pays) de la terre devaient atteindre l'unanimité par écoute, par entendre, par amitié entre eux. Mais avant de procéder à grande échelle, l'univers interne demandait l'unanimité interne à chaque humain : l'union entre l'esprit et le cœur, l'amitié entre la conscience et l'énergie, l'amitié entre l'avis et la vie réelle.

L'amour était la lumière dans l'obscurité. La mort finissait par l'union des particules dans l'espace. On disait que c'était le début de la vie. Le début – c'était la lumière. La lumière se produisait par une décharge électrique - si on croyait à la science des physiciens. L'union et la liberté – c'était la clé de l'unanimité.

Il ne fallait pas contrôler l'énergie. Les particules s'unissaient et se libéraient. C'était la naissance de la vie. Et la conscience le savait bien. Il ne fallait pas dire à l'énergie de quoi faire, l'avis n'était pas nécessaire à l'énergie, l'énergie savait déjà comment procéder. L'énergie consciente existait dans notre cœur. L'énergie cristalline illuminait la terre : la fleur fleurissait, le vent soufflait, l'eau coulait dans la rivière, la montagne réfléchissait à la liberté des sens et le soleil admirait la beauté de la terre. Un vrai paradis entre les planètes. L'énergie dispersée au printemps revenait à la source en automne, en hiver. La décomposition des feuilles était une autre facette de la vie – la mort rechargeait en vie chaque printemps. Se réunir et mettre en valeur les unités – c'était la naissance de la vie. La vie de la mort commençait par la réunion en unanimité – la feuille prenait la couleur.

L'art de création fleurissait sur la terre. La vie de la mort commençait par la connexion des particules – une rencontre en une union était nécessaire. La conscience dictée au milieu du cœur – la lumière à la liberté était nécessaire.

La conscience écrivait avec la plume de mon cœur – la feuille prenait une couleur, celle de l'alphabet.

S'arrêter

S'arrêter n'était pas du tout facile. Si c'était possible au moins.

J'étais toujours en train de me déplacer : entre le bureau et la maison, entre le transport et le chemin, entre la mort et la vie. Je détestais les déplacements. Je voulais rester en un lieu, juste admirer la beauté et la création et la terre. J'avais marre de la mort, je voulais la vie tout simplement.

Arrêter l'avis – était la clé à la vie que je cherchais.

Mais l'avis était très rapide – comment l'arrêter ?

J'avais besoin d'aide de mon cœur. Lui, il savait comment l'arrêter. Comme il n'en avait pas besoin, le cœur pouvait passer de l'avis. Mais déjà il fallait écouter le cœur. Comment écouter le cœur si longtemps refusé ?

Mission impossible ? Presque. Avec mes oreilles bouchées, c'était encore moins possible. Ne plus vouloir entendre le bruit de l'avis, signifiait peut-être refuser même la vie ? Non, pas du tout, la vie n'était pas l'avis.

La vie était plus que l'avis. Sans écouter et sans entendre, le cœur battait toujours, sans vouloir et sans manger le cœur livrait toujours, sans préoccupation et sans problème le cœur existait toujours, sans attentes et sans déception le cœur fleurissait toujours, sans perception et sans conception le cœur créait toujours – mais sans ces trucs l'avis disparaissait. Il ne voulait pas disparaître. Un grand combat commençait :

L'avis voulait se déplacer gravement – construire de nouveaux champs de bataille en chemin ;

L'avis se déplaçait sans attendre – reprendre le droit de contrôler les interprétations et les vraies ;

L'avis n'était pas hésitant – dépasser la rapidité même de l'éclair ;

L'avis ne voulait pas attendre – peur de perdre l'existence de la force en lui-même ;

L'avis croyait en contrôle et en force – diriger l'énergie et manipuler les choses et les affaires.

Comment faire pour arrêter l'avis ?

Ne pas faire attention à l'avis ? Ce n'était pas la solution. Car il prenait tout de même de l'énergie.

Juste respirer profondément ? Non, ça n'aidait pas, l'accumulation de l'énergie le faisait encore plus gourmand.

Décharger la charge physique avec les exercices du Yoga ou autre exercice physique ou mental ? Non, l'avis ne s'arrêtait pas, avant qu'il sentait l'énergie il ne pouvait pas s'arrêter, c'était normal, c'était même le sens de la création et de l'évolution. Mais...

Mais j'en avais marre. Je voulais simplement l'arrêter.

Se concentrer sur le cœur uniquement ? Mais combien de temps ? Une heure par jour ? Deux heures ? Plus ? Je ne pouvais pas ignorer la dimension temporelle, j'étais pas suicidaire, je continuais ma vie normale, d'autant plus que c'était moi-même qui l'avait choisie avec ces mêmes dimensions de temps-espace.

Je n'étais plus enfant quand les connexions nerveuses étaient encore faibles et le cœur avait plus de force (même s'il était plus vulnérable en même temps). Donc, la concentration sur la force du cœur était peut-être la direction à suivre, mais pas suffisante. Peut être l'exercice de chaque jour prendrait la finition inattendue au final avec le résultat incroyable pour l'âme et la conscience. Possible, peut-être.

Renvoyer l'énergie à la source ? Retourner chez moi ? Mais comment ? Comment retourner à la maison si on ne connaissait pas l'adresse ? Ocho conseillait de concentrer les yeux mi ouverts sur le bout du nez pour pouvoir renvoyer l'énergie (les statues de Bouddha sont avec cette même expression), récupérer l'énergie à la source, ainsi dire (ici, la description est rude, mais peux pas décrire mieux). Peut-être cette méthode marcherait si je pouvais effectuer ce genre d'action par la mobilisation de ma force physique et mentale. Peut-être. Au moins, on pouvait faire qch même si c'était juste une heure par jour, à force de répéter, le résultat pouvait prendre l'effet exponentiel. Possible.

Mais encore, même si on concentrait, l'avis ne s'arrêtait pas. J'en avais marre de son déplacement. Et de sa vitesse aussi.

Et au final, pourquoi arrêter l'avis ? Ce n'était pas moi qui avait choisi cette vie avec la dispersion de l'énergie sous la direction de l'avis ? Il ne fallait pas respecter son choix ? Si, mais il ne fallait pas oublier la définition des mots : l'avis était l'avis, la vie était la vie.

Donc, pourquoi ne pas accepter que les deux dimensions étaient les deux facettes de moi : la vie et la mort, l'avis et la conscience, la dispersion et l'accumulation. Je n'étais pas multidimensionnelle, moi ? Si, je l'étais, absolument, exactement, c'était moi-même. Il fallait rien refuser, juste attention à ne pas se déplacer dans l'extrémité. A ne pas oublier que chaque mot avait sa définition.

Mais l'avis était tendu vers l'extrémité, en termes de vitesse, en termes de déplacement. C'était ça le problème. Chaque problème avait sa solution. C'est pourquoi les deux mots existaient.

La conscience prenait une feuille de papier blanc, le cœur s'exerçait en écrivant, la feuille prenait la couleur de l'alphabet. Il fallait le temps libre pour écouter son cœur. Pas de temps libre ? il fallait le chercher et le procurer sans hésitation. Il ne fallait rien faire de temps en temps. L'arrêt était notre facette ainsi que le déplacement. Le repos était notre partie ainsi que le travail. L'équilibre entre les deux était la clé de la vie.

Si l'oreille voulait se boucher – ne pas refuser son choix, mais le respecter.

Si l'avis était contre le choix de l'oreille – ne pas peur du mal de ne plus pouvoir écouter le bruit extérieur, mais juste rester sur son respect.

Si l'avis était contre le choix de l'oreille – écouter l'avis à force de la peur de ne pas entendre la société ? A décider. Chaque décision - à son décideur.

La décision et le choix de la force – est-ce que la force était vitale à la vie ? A décider. Chaque décision - à son décideur.

Est-ce qu'il fallait dicter à l'énergie de quoi faire ? Si elle avait décidé de ne plus écouter le bruit extérieur – quoi faire ? Respecter son choix ou ne pas respecter ? A décider. Chaque respect - à son décideur. Chaque décision - à son destinataire.

Si l'estomac décide d'être malade – quelle décision prendre, à part de visiter le docteur ?

Si l'oreille décide de ne plus écouter - quelle décision prendre, à part de visiter le docteur ?

« Merci de votre compréhension mes organes mais je décide de ne pas respecter vos choix, est-ce clair ? » - était-ce l'unique réponse à apporter ?

Pourquoi ne pas poser la question principale : « pourquoi » décider d'arrêter de fonctionner, pourquoi les organes, les parties de l'organismes unanime, avaient décidé de s'arrêter ?

Ils ne pouvaient plus courir à la vitesse de l'avis, c'est pourquoi ils ont décidé : de s'arrêter à la vie. Ils ont emprunté le manteau de la maladie.

A force de ne plus écouter les organes, mais juste l'avis sur les organes, les parties organiques de l'organisme unique avaient fait la grève : ils demandent d'être écoutés. En collaboration avec la conscience, c'était une façon de faire apparaître les choses : avec le cœur caché et l'avis exposé, ce n'était plus évident de voir la réalité en clair. Donc voici le résultat : le fonctionnement s'est arrêté.

Ce n'était pas aussi mauvais que ça.

It wasn't that bad.

La floraison a aussi été arrêtée vers la fin d'été. C'était normal. Bien sûr, la fleur n'est pas allée chercher le docteur pour recevoir un médicament d'une floraison à part, hors normes, hors connexion, hors terre. Est-ce que la fleur était plus consciente que l'humain ? Peut-être ou peut-être pas. La seule chose était sûre : la peur empêchait l'humain d'être conscient. La peur du mal. Il voulait arrêter le mal tout de suite. Car le mal l'empêchait de suivre le déplacement (l'avis). La science affirmait que l'organisme avait la source et la force de régénération si on lui donnait le temps de se reposer, de ne rien faire, de s'arrêter. L'arrêt était aussi vital à la vie que le déplacement à la mort. C'était les facettes cachées du médaillon vie-mort.

Mot

Le mot était essentiel à la compréhension de la vie et la mort. Une fois la signification du mot changée, on perdait même la compréhension de la vie et de la mort.

Le mot était essentiel sur le chemin dans le labyrinthe, pour ne pas se perdre dans le labyrinthe. Le mot était primordial à la route, à notre retour, à notre déplacement même. En voyage, le mot était primordial pour ne pas se noyer dans la profondeur des mers. Comme un sourire d'un ami, le mot était essentiel à la vie que nous avons choisie dans la dimension de l'espace, du temps et d'existence. Le monde a choisi d'être là, comme ça. Nous l'avons choisi. Il nous restait à recevoir notre choix.

Etre prêt à accepter et à recevoir le choix des mots, accepter notre choix, accepter nos mots, accepter le monde tel qu'il était – c'était difficile, on n'était jamais préparée à ça. La préparation à l'acceptation était primordiale dans notre espace-temps. Accepter la maladie - difficile, accepter le mal – encore plus difficile, accepter la joie – peut-être possible, accepter la liberté – impossible (on ne savait plus même la définition du mot « la liberté »).

Comment accepter le mot si on ne connaissait pas sa définition et sa signification ?

C'était quoi – la maladie ? C'était quoi – le mal ? C'était quoi la joie ? C'était quoi la liberté ?

On connaissait que l'effet visible des mots, mais on ne connaissait pas leur profondeur : pourquoi ce mot était arrivé ? Dans quel but le mot nous était arrivé ? Quelle était sa destination finale ? Nous n'avons jamais posé ces questions. On réfléchissait vraiment à court terme. On passait à côté des mots. On ne comprenait pas vraiment les mots. On les ignorait. L'avis interprétait rapidement les mots à sa manière. Chaque mot avait mille définitions selon l'avis. Il était vraiment très malin cet avis. Il était inconscient des mots. La conscience

était ailleurs. Elle était au milieu du cœur. On ne connaissait plus même la définition du mot « cœur ». Des fois, on sentait son battement, on pensait être proche au cœur. La médecine nous avait appris que le cœur pompait le sang dans nos organes. Certains fois, nous sentions le battement accéléré du cœur, le battement tellement fort que cela coupait l'avis, la médecine nous prescrivait les médicaments pour mettre en norme le battement hors normes, ou vice-versa - le battement du cœur n'était pas suffisant, toujours anormal et hors normes, donc la médecine réglait tout dans sa définition de norme.

Mais

Si la médecine avait réglé les choses, on n'aurait pas construit de nouvelles hôpitaux chaque année, et le nombre de patients n'aurait pas été augmenté chaque année. C'était quoi ce genre de médecine ? Ce n'était plus la médecine, c'était juste une interprétation du mot « médecine ». L'avis interprétait gravement les choses. Il était vraiment très malin cet avis dans l'interprétations des mots. La médecine n'était plus la médecine. Elle était juste une interprétation du mot.

Mais l'humain préférait de croire en cette interprétation que de croire en lui-même et d'accepter l'état des choses. Il pouvait accepter la maladie et chercher la médecine interne. Chercher la définition du mot (lequel lui est arrivé) et sa raison, son résultat et son but, son action et sa solution. Mais cette recherche prenait le temps. L'humain n'avait pas le temps de s'arrêter pour la recherche interne. L'avis le menait vers la recherche externe, dans les reflets des avis eux-mêmes (ce qu'il appelait la vie (le miroir des avis)). L'humain voulait le résultat rapide. Même si c'était un pseudo-résultat. Donc il se dirigeait vers une pseudo-médecine pour avoir un pseudo-résultat.

Un mot n'existait plus. Un pseudo mot prenait la relève.

La peur était magnifique car elle avançait un mot antipode - le courage. Et dans la connexion de deux mots - la vraie vie pouvait se permettre la naissance. Dans la jonction de deux particules - l'éclair était en naissance. Mais la peur était le seul mot que l'humain reconnaissait. Il regardait une seule facette du dictionnaire, de l'alphabet. La deuxième facette – il ne la reconnaissait pas. Il avait oublié que deux mots existaient en même temps. Pourquoi choisir un seul mot alors qu'il y avait toute une gamme de mots ? Pourquoi voir une seule partie alors que toute une unité était à voir ? L'homme respectait un côté, l'autre côté était à voir.

La peur mettait en valeur le courage mais l'humain avait oublié même le mot « la valeur ». Donc, pas de chance de comprendre la valeur, ni celle du courage, ni celle de la peur. Les mots restaient maintenant sans valeur.

Et sans courage, les autres mots perdaient aussi leur valeur. Les mots disparaissaient car étaient sans valeur. Les pseudo-mots prenaient l'importance. Et l'homme qui se composait des mots, restait aussi sans valeur.

Le mot était le premier et tout était le mot. Donc, quel était ce premier mot ? Quel était le mot principal ? Ce n'était pas « l'alphabet » par hasard ? L'alphabet qui était la source des mots ? L'alphabet qui était dans l'air, dans l'eau, dans la cellule, dans le vent, dans l'avant, dans la connexion de toute particule ? L'alphabet qui était la source de communication de toute entité et de toute cellule ? L'alphabet qui était la nature elle-même ? Qui était même l'organisme vivant elle-même ? Ce n'était pas un mot principal par hasard ?

Mais ce n'était plus important car le mot avait perdu sa valeur. Se perdre dans les mots sans valeur n'était pas le sujet, il fallait retrouver le mot « la valeur ».

Définir ce qui était important et ce qui ne l'était pas était primordial car le mot « attention » mettait en valeur tout à ce qu'on faisait attention. Si on faisait attention à la peur, la peur se mettait en valeur. Si on faisait attention à l'amitié, l'amitié était en valeur. Si on faisait attention au mensonge, le mensonge se mettait en valeur. Donc, il était primordial de définir la valeur des mots car toute attention portée mettait en œuvre des choses souvent sans valeur.

Le mot « attention » était vraiment très important car l'attention définissait tout une valeur. On faisait trop d'attention à la peur, c'est pourquoi la peur emparait tout, même la valeur. Toute notre énergie circulait vers la direction de l'attention, donc l'énergie circulait vers la peur. La peur se musclait, grandissait et prenait la place de l'alphabet. Quand on avait créé l'alphabet, on n'imaginait pas qu'un seul mot pourrait anéantir tout un alphabet. L'alphabet était si riche, pourquoi choisir la pauvreté. Mais c'était le choix individuel et personne ne pouvait le changer, sauf de la personne qui avait fait le choix. Telle était la nature du mot «le choix ».

Avancer

De toute façon il fallait avancer, ou reculer, ou s'arrêter. Peu importe, il fallait bouger. Il fallait faire qch. Ou peut-être il fallait faire rien. De toute façon, bouger était dans la nature humaine.

Donc, je suivais mon chemin, mon but. Les buts apparaissaient au bout du chemin. Il y avait des obstacles sur le chemin, il y avait des erreurs, des obstacles, des unions, des accomplissements, des bons et des mauvaises - il y avait tout sur le chemin. Et en parcourant le chemin, je réalisais que le but n'était plus aussi important, le chemin devenait plus important : en passant les obstacles et les erreurs - j'apprenais, je me développais sans cesse. J'avancais en maîtrisant les obstacles. J'apprenais énormément de mes ennemies, de mes liens, de mes erreurs, des accomplissements et des échecs. Tout était l'apprentissage. J'avancais dans mon apprentissage.

Ce n'était pas pour cette raison-là que j'étais arrivé sur la terre ? Ce n'était pas l'apprentissage que j'attendais de cette planète ? Mais quoi apprendre, quel savoir attendre sur la planète Terre ?

La Terre était une planète de la vie. Donc, je voulais apprendre la vie sur cette planète.

Le but n'était plus important. Le chemin devenait plus important. En passant le chemin vers les pyramides l'Alchimiste apprenait la nature.

J'avais sur le chemin mais le bout du chemin n'était plus important pour moi. Je me disais que je pouvais m'arrêter à n'importe quel instant. Les buts réalisés provoquaient de nouveaux buts à réaliser. Mais le but n'était plus important pour moi. Le chemin devenait plus important. Donc si un but demandait de cracher sur la rose sur le chemin, je ne le faisais pas car j'avais vu les roses crachées sur la route et ça ne plaisait pas. Si le but demandait de développer la vitesse d'un éclair sur le chemin, je ne le faisais plus car j'avais vu l'arbre abattu par l'éclair sur la route et cela ne m'arrangeait pas. C'était le résultat de mon apprentissage en chemin, de mon voyage sur la terre. Les leçons acquises en chemin devenaient plus importantes que les buts au bout du chemin. Je voulais apprendre la vie sur la terre, les roses crachées et les arbres abattus n'entraient pas dans ma définition de la vie. C'était la mort. Moi, je voulais apprendre la vie.

Je m'avais dans mon apprentissage. L'acceptation m'aidait à mieux apprendre, et plus rapidement aussi. Accepter l'état des choses et poser la question « pourquoi » m'aidait vraiment à comprendre des mystères des choses.

La rose m'avait vraiment fait comprendre une chose : une fois, en travaillant sur la terre, j'avais par hasard cassé une branche du rosier, une branche déjà en fleur. C'était noir à voir : une branche en pleine vie était cassée. Je voulais la remettre en place, lui redonner la vie mais je ne l'avais pas pu. C'était absolument dommage. Et j'avais appris que je ne pouvais pas unir des choses de la même manière que les décomposer. Avant de détruire des choses, il fallait apprendre composer. Avant de détruire l'unité, il fallait apprendre l'unité. Car, après la destruction, l'union avait très rarement été possible en réalité. Pourquoi ne pas apprendre l'union et admirer sa beauté, pourquoi détruire l'unité ?

C'était une leçon importante.

L'acceptation m'aidait vraiment à comprendre pourquoi tout cela se passait sur mon chemin. Pourquoi cet obstacle et pourquoi cet ennemi, pourquoi cette joie et pourquoi cet ami – tout était à comprendre. Parce que j'avais besoin de ces leçons, c'était l'expérience que j'avais choisie. Je voulais apprendre la vie et acquérir cette expérience sur la terre. Je l'avais choisie moi-même. Le choix était fait dans une autre dimension, même avant d'arriver sur la terre. Mon cerveau ne le souvenait plus peut-être, mais le chemin parcouru me rappelait les choses : il me manquait ceci et cela, l'apprentissage pour moi était nécessaire.

J'avais dans l'apprentissage et le chemin qui se présentait à moi devenait plus important que le but que je me représentais à moi.

Feuille

Une feuille était vraiment très importante. Une feuille de papier, une feuille de l'arbre, une feuille jaune ou une feuille verte, une feuille word ou en format PDF – la feuille était hyper importante pour moi. Je me souvenais de Naruto et de son histoire d'amitié dans le Village Caché dans les Feuilles.

Une feuille était tout une histoire et l'histoire commençait d'une feuille. Une feuille marquée par le destin devenait un nouveau destin enrichi pour celui à qui elle avait été destinée, pour celui qui écrivait le destin sur son feuille. De toute façon, le destin ce n'était qu'une feuille, une feuille blanche pleine de caractères. Chaque symbole marquait le choix que le destinataire avait décidé. Chaque décision s'écrivait dans le destin. Et chaque choix revenait au destinataire. Telle était la feuille du destin.

La feuille renvoyait les mots y décrits. Comme cette feuille vous envoie ce que j'écris. C'était le miracle du destin.

La feuille mémorisait ce que l'écrivain livrait. L'écrivain était l'acteur principal. L'écrivain devenait l'acteur de son acte. Ce qu'il écrivait lui revenait à son temps. Il était le seul à comprendre. Il devait comprendre. C'était son destin.

Il devait comprendre que le mal revenant était écrit par lui-même sur la feuille du destin ; cette joie revenait car écrite par lui-même sur la feuille du destin ; ce problème lui revenait car il était écrit par lui-même sur la feuille du destin ; ce savoir revenait car était écrit par lui-même sur la feuille du destin. Le choix était la clé du destin.

Tout choix était assorti dans le sort. C'était sa destinée.

La feuille blanche était devenue multicolore : tout choix y avait été décrit.

La feuille d'un arbre changeait la couleur, revenait à la terre et lui renvoyait ce qu'il avait acquiert : la chaleur, la couleur, la beauté, la vitalité, le mystère. La terre devenait riche car avait accepté ce qu'elle avait livré. La terre ne paniquait pas, ce qui lui revenait était acceptable pour elle. Elle s'habillait en quatre saisons au final, elle était prête à accepter.

La feuille prenait la source d'un arbre et en automne elle revenait au pied de ses racines. La feuille mourrait mais l'arbre restait vivant. Ses racines se nourrissaient par les feuilles mortes. La feuille était destinée à mourir mais sa vie continuait dans les racines. Le destin n'était plus aussi important. Le destin disparaissait et la vie restait. La vie était plus importante. La vie se nourrissait par les destins. Elle pouvait faire naître les destins.

Le village était couvert des feuilles. Naruto commençait une belle histoire.

L'arbre était, en effet, un bon exemple. L'arbre était vivant. L'arbre restait vivant malgré le changement de saisons. La feuille mourait mais elle revenait à la racine. L'arbre ne mourait pas. Il continuait à vivre. La mort était une autre facette de sa vie. Chaque feuille portait la vie de l'arbre. Chaque arbre portait la mort des feuilles. C'était juste le changement. Le destin était l'enrichissement de la vie. Le destin était là pour la vie.

Si on refusait la vie, ce n'était pas notre destin apparemment. On ignorait la destinée ?

Si on tuait la vie, ce n'était pas notre destin apparemment. On ignorait notre destinée ?

Si on refusait, si on tuait, quels mots étaient écrits sur la feuille de la destinée ? Le refus et la mort. C'était ces mots-là pour lesquels on était arrivé sur la terre ? Non, en effet, c'était le mot « la vie » pour lequel on était arrivé. Car c'était une planète de la vie. Si on voulait un autre mot, on serait arrivé sur une autre planète. Donc, pourquoi ignorer l'objectif de notre arrivée ? Qu'est ce qui nous était arrivé ?

Le chemin restait à parcourir, encore un long chemin...

Avant d'arriver jusqu'à notre objectif, la longueur du chemin restait à passer.

Avant de comprendre l'importance du chemin, une longue distance restait à passer.

La feuille nous renvoyait les mots. Les mots nous rencontraient sur le chemin à passer.

Les mots essayaient de nous faire apprendre des choses, l'examen de fin d'apprentissage restait à passer.

La feuille avait une longue histoire. Dans le village couvert des feuilles, « a ninja way » restait à passer.

La feuille était toute une histoire. On ne pouvait vraiment pas en passer.

Si nous étions l'arbre, la feuille était le destin et le chemin à passer. La feuille était tout ce que l'arbre livrait – elle revenait à la racine et créait le passé.

Le passé existait pour nous faire apprendre, le présent restait à vivre, la vitesse – à ne pas dépasser.

Mais sans passer par le présent, on était déjà dans le futur, qu'est-ce qui se passait ?

L'avis était plus rapide qu'un éclair, voilà ce qui se passait.

Aventure

Le jour J tout était commencé. L'aventure était commencé le jour J.

L'aventure était principale. On cherchait l'aventure. On performait pour l'aventure. On réveillait pour l'aventure. On suivait la vie pour l'aventure. On travaillait pour l'aventure. On se rapprochait aux gens pour

l'aventure. L'aventure de l'amour ou d'un pseudo-amour, peu importe, c'était tout de même une aventure. L'aventure de la mise en œuvre ou d'une pseudo-mis-en-œuvre – c'était l'aventure. L'aventure du savoir ou d'un pseudo-savoir – était une aventure. Une expérience bonne ou mauvaise, l'amitié ou la pseudo-amitié, la vérité et le mensonge – c'était tout une aventure.

Le vent soufflait - c'était l'aventure. Les problèmes arrivaient – c'était l'aventure. La résolution – était aussi une aventure. La recherche, les études, le travail, la famille, les amis, les proches et les ennemis, le stress et la bonté, le calme et la vitesse, les avis et les projections des avis, les projets et les buts des projets, les chemins et les bouts des chemins – tout était l'aventure. On vivait pour l'aventure. On vivait l'aventure.

Le montagne tout haut nous promettait l'aventure. On voulait traverser des montagnes pour avoir plus d'aventures. On passait la vie dans les aventures.

On cherchait l'aventure. On ne supportait pas la vie sans aventure. L'aventure était la vie pour nous. On sentait, on expérimentait, on riait, on pleurait, on avait le cœur plein ou brisé, on avait le cerveau stressé ou calmé, on avait la famille heureux ou malheureux, on avait le job bon ou mauvais, on avait la chance ou pas de chance, on suivait le chemin ou pas d'espace, on avait la vision ou pas de visibilité, on avait l'horizon ou pas de vue, on ouvrait la fenêtre ou on se fermait – on cherchait l'aventure.

On cherchait la compétition et le conflit plutôt que le calme - la guerre était une grande aventure.

L'aventure était un état d'action. Il n'était pas un état d'être. Ce n'était qu'une action. La vie se passait dans les actions. L'être était en dehors de l'action. L'être était invisible, on l'avait rendu invisible. L'être devenait inexistant une fois invisible. L'être perdait sa vie dans l'action. L'être se perdait dans les actions. Il était perdu dans l'aventure.

On sentait ceci et cela – on passait à une action. On voyait ceci et cela – on passait à une action. On expérimentait ceci et cela – on passait à une action. On voulait ceci-et cela – on passait à une action. Chaque action demandait la réaction. La réaction demandait l'énergie renouvelable. La source envoyait beaucoup d'énergie. On demandait trop d'énergie. Le cœur-source était épuisé. Il envoyait trop d'énergie sans pouvoir la récupérer. Il n'avait pas le temps de récupération. Son temps passait dans les actions, dans les réactions, dans les effets et dans les agitations. Le temps passait sans restauration de l'énergie. L'énergie perdait sa capacité de régénération.

L'énergie voyait encore ceci et cela, elle en avait marre, c'était déjà-vu. L'énergie écoutait encore ceci et cela, elle en avait marre, elle l'avait déjà écouté. On attendait d'elle encore plus de mobilisation pour ceci et cela, elle en avait marre. Elle refusait d'être répétée. Elle commençait à ne plus vouloir collaborer. De différentes maladies apparaissaient dans le corps. L'énergie parlait à sa façon, elle alertait à sa façon. Elle voulait juste

retourner à sa source. Elle voulait être récupérée dans sa source. Elle voulait être régénérée. Elle voulait la vie, elle aussi. Elle ne voulait pas mourir à chaque instant et à chaque action.

Dans la grève de l'énergie, l'action devenait répétitive, le but – déjà-vu, la réaction – stressante, l'objectif – m'était égal, la vue – invisible, et disparaissait aussi l'horizon - on était dans la prison. La dispersion dans les répétitions nous mettait dans une prison. On devenait prisonnier de la dispersion. La liberté s'encadrait dans la prison. On ne voyait que les quatre cadres de la prison. On continuait à agir dans les cadres de la prison. L'aventure perdait sa valeur. On perdait la valeur de l'aventure. On perdait le savoir acquis par l'aventure. On était insensé, prisonnier, immobilisé ou pseudo-mobilisé.

Ce n'était plus l'aventure. C'était mésaventure. C'était insupportable. On supportait l'insupportable.

Mais pourquoi répéter des choses, pourquoi on ne s'arrêtait pas ? Pourquoi croire qu'on devait supporter la chose insupportable ? Pourquoi on considérait la mésaventure comme une aventure ? Parce qu'on refusait de ne pas être dans l'aventure. Est-ce qu'on avait peur de faire disparaître l'aventure et la vie avec ? Est-ce qu'on croyait que s'arrêter pouvait arrêter l'aventure et la vie avec ?

Mais l'aventure n'existait pas pour retrouver l'être au final ? Quelle était la désignation de l'aventure au final ? Quelle était sa destination finale ?

Si, c'était aussi la profondeur du mot « aventure ». L'aventure se terminait à un certain moment – on devait retrouver l'être à ce moment. En passant la superficie totale – on devait arrêter l'action à un certain moment. On devait s'arrêter et admirer la beauté. L'action n'était pas l'aventure totale. C'était une facette de l'aventure. L'autre facette était un être vivant. L'être ne se mettait peut-être pas en avant-scène. Mais il était là dans la plus profonde profondeur en attendant le bon moment. On devait retrouver l'état d'être. L'aventure restait sensée en découvrant l'être au bon moment.

Saison

.....